LE 18 SEPTEMBRE 1944
LE MERLERAULT
TEMOIGNAGE DE MICHEL POULLAIN
(13 ans en 1944)

Ce dimanche 17 septembre 1944 était une belle journée de fin d'été. Montant vers le front des hostilités, les convois militaires américains traversaient à vive allure et sans discontinuer notre localité du Merlerault. Les chaînes antistatiques des énormes camions citerne remplis de carburant, pendaient à l'arrière de ces véhicules et sautaient très bruyamment sur les pavés arrondis de la chaussée.

Tous les habitants émerveillés et enthousiastes saluaient de la main, parfois même avec gesticulations, les soldats. Ceux-ci lançaient cigarettes, bonbons, conserves etc.... ramassés avec fougue et même souvent avec imprudence. Après ces tristes et contraignantes années d'occupation et de privations, l'ambiance euphorique avait gagné la foule, cette liberté recouvrée c'était le bonheur, chacun laissait éclater sa joie. Les gens se parlaient, s'interpellaient, les discussions allaient bon train et à leur passage : G.M.C., jeep, dodge... soulevaient des commentaires. C'étaient à qui en savait le plus sur ces modèles jusque- là pourtant inconnus de nous tous.

Certains G.M.C. transportaient des hommes, d'autres du matériel et beaucoup des munitions notamment des bombes en vrac qui se heurtaient au moindre cahot. Au passage de l'un d'eux mon père, homme qui pensait plus qu'il ne parlait (ceux qui l'ont connu en conviendront) eut cette réflexion : « Si cela sautait il y aurait du dégât... ». Paroles prophétiques, hélas.

Le soir vers 20 heures, un important convoi s'est arrêté pour bivouaquer à la grande joie des enfants et de nombreux curieux. Stationné en ordre dispersé, toute la place était occupée. Les soldats prirent leur repas donnant au hasard chewing-gum et divers produits de leur ration. Je garde le souvenir de mon copain Michel (1), je le vois encore heureux partir à toutes jambes vers chez lui serrant fort à deux mains une boîte de conserve...je ne devais plus jamais le revoir !

Certains s'évertuaient à balbutier leur rudiment d'anglais. Leur vocabulaire se résumant à quelques mots péniblement retenus, rendait tout échange verbal difficile et souvent, malgré les gestes accompagnateurs, impossible. Il en résultait même parfois des scènes comiques.

Ce lundi 18 septembre 1944, comme tous les autres jours, ma mère s'était levée à 6h45, habitude immuable ! A peine descendue au rez-de-chaussée elle ouvrait la boutique. A ce moment précis, elle cria : « En chauffant leur déjeuner des noirs viennent de mettre le feu aux pneus arrière gauche de leur camion, ils s'affolent... »

Environ cinq minutes après, alors que mon père finissait de s'habiller, nouvel appel de ma mère : « Regardez par la fenêtre, ça flambe plus haut que les halles... »

Instantanément, nous nous sommes donc précipités à la fenêtre : mon père, ma sœur et moi-même. L'ampleur de cet incendie était impressionnante, spectaculaire même. Le camion était à son emplacement de la veille c'est-à-dire à 25 mètres environ de notre habitation et à 1,50 mètre du bord de la rue, tourné en direction de Paris. Une remorque citerne d'essence était attelée mais ne flambait pas. Une chaleur insoutenable se dégageait de ce brasier. Des soldats noirs, sans doute l'équipage du véhicule, se tenaient impuissants à distance respectable.

Avec précipitation, les autres véhicules (voitures de gradés comprises) se sont enfuis descendant le bourg à toute vitesse. Ceci laisse supposer que les responsables étaient conscients du danger encouru, pourtant ils ne donnèrent aucune alerte.

Groupés de l'autre côté de l'ancienne pompe à balanciers, des curieux regardaient et commentaient ce funeste spectacle. Je remarquais particulièrement deux personnes futures victimes (2). Devant le danger que représentaient les ruisselets d'essence échappés du camion, l'un d'eux a lancé : « Je vais dans ma cour chercher des brouettes de fumier pour arrêter cela et éviter que l'incendie ne se propage... »

Il pouvait se faire 7h05, nouvel appel pressant et angoissé de ma mère : « Vite descendons à la cave, il est peut-être chargé de bombes comme ceux d'hier... » . Dans notre panique, oubliant d'avertir le groupe de curieux, ce dont je m'en voudrai toujours, nous avons dévalé les escaliers pour nous mettre à l'abri.

Combien de temps cette attente angoissante a-t-elle duré ? 5 minutes ? 10 minutes ? Certainement pas plus mais cela nous a paru une éternité.

Quatre ou cinq coups de feu ont retenti...pour en éviter l'explosion les soldats tiraient au révolver sur la remorque. Par le soupirail, les flammes éclairaient notre réduit, tous les quatre nous étions muets, debout et immobiles comme figés par la peur.

Nous avons entendu et reconnu le pas lourd d'une voisine (3) qui courait. Alors qu'elle arrivait devant le soupirail ce fut soudain l'explosion, un bruit infernal prolongé par les éboulements. Un souffle terrible, une épaisse poussière âcre envahit la cave, odeur de poudre et de brûlé, c'était irrespirable. Nous nous sentions prisonniers mais nous ne bougions pas craignant des explosions en série.

Ne supportant plus cette atmosphère, nous avons réussi à sortir de la maison par l'arrière. Nous voilà rue Yotte courant jusqu'au bas du raidillon de la Gare dans un nuage de poussière, évitant les gravats de toutes sortes et les fils E.D.F. et P.T.T. tombés à terre.

Nous étions abasourdis, nos nerfs craquaient...nous étions là, tous les quatre, sans une égratignure !

Lorsque nous sommes revenus1/4 d'heure après, la place n'était qu'un champ de ruines, des maisons brûlaient, la grange de la ferme également (la paille entreposée se consuma pendant trois semaines).

Des appels, des cris, des pleurs, les gens arrivaient sur les lieux, certains s'improvisaient secouristes, d'autres déblayaient et fouillaient les ruines ou faisaient la chaîne avec des seaux, moyens insuffisants pour éteindre tous ces feux.

Déjà des noms de victimes circulaient, des blessés étaient emmenés, tout se passait dans la plus grande confusion et avec un total manque de moyen.

Une religieuse soignante de la localité (4) vint parler à mon père, elle portait un tablier qu'elle tenait replié, puis elle l'ouvrit et sans émotion dit : « Regardez, c'est la jambe de Madame...(5) » Mon père, pourtant endurci par la vie a été marqué et stupéfait à la vue de ce membre arraché et ensanglanté mais aussi bouleversé par un tel cynisme.

La façade de notre maison n'existait plus, le trottoir avait disparu sous ses pierres. C'est à cet endroit que ma mère découvrit avec effroi le corps de la voisine que nous avions entendue courir... Au premier étage, dans la chambre d'où nous avions observé, l'armoire retenait le plafond. A l'intérieur de la maison, tout était saccagé.

Le moteur du camion, arrivé dans la boutique juste au-dessus de notre cave, avait réduit en petits morceaux le rustique comptoir en chêne. Son ventilateur avait mortellement touché à la nuque un homme qui descendait vers le carrefour.

Des victimes gisaient autour de l'emplacement du camion : des soldats noirs que la puissance du souffle avait déshabillés. Je n'ai pas souvenance de leur nombre.

Quant à notre proche voisine (6) qui observait de sa fenêtre avec son mari, un éclat de bombe l'avait égorgée.

Une chapelle ardente fut dressée à l'école communale des garçons (actuellement la Poste). Le surlendemain, après une visite, ma mère revint traumatisée et effondrée. Je ne veux pas révéler certains détails affreux qu'elle nous a transmis tellement cela était horrible.

En fin de matinée, ma mère fut convoquée par des gradés militaires français qui enquêtaient sur cet évènement. Leur permanence était située dans la salle à manger de la charcuterie du carrefour (7). Comme étant l'un des rares témoins survivants ayant vu dès le début le déroulement de ces faits, elle dut faire une déposition. Je suis aujourd'hui très étonné qu'il ne semble avoir aucune trace de ces renseignements recueillis à chaud, si j'en juge par toutes les inexactitudes relevées en son temps par un bulletin d'Argentan et partiellement reprises dans le Réveil Normand du 18.08.2004.

Il est affirmé que l'un des soldats faisait chauffer son café (?) sur le marchepied.

Faux : c'était près des roues arrière gauche, les pneus étant le point de départ de l'incendie.

Quant aux « deux camarades occupés à faire le plein... » je pense qu'aussitôt le jerrican leur aurait explosé dans les mains et le réservoir se situant à droite, cette version semble donc totalement impossible. La capacité du réservoir de ces camions étant relativement restreinte, de nombreux jerricans reposaient souvent sur le pare-choc avant des G.M.C., sur les côtés de la cabine, à l'arrière extérieur de celle-ci et même à travers le chargement, ce qui expliquerait la vitesse et la puissance avec lesquelles le feu a progressé (si c'est le cas ??)

A l'origine une seule cause : celle du réchaud. Ils plaçaient dessus une grande gamelle métallique plate pour chauffer leur thé ou plus rarement leur café.

Quant au camion, je suis formel, il n'a jamais été déplacé, il était stationné à l'emplacement exact de la veille.

Le jeune garçon (8) pris par les américains sur les marches de sa maison et emmené de force au lavoir...cela est absolument faux. Cet ami sera présent pour le soixantième anniversaire. Il pourra expliquer qu'il s'est rendu là sans but précis et de son plein gré. A son retour, le malheureux a retrouvé sa maison écroulée en feu : son père, sa mère et ses deux frères gisaient sous les décombres.

Certains affirment posséder des cartes postales de cette catastrophe prises en 1944, en fait elles sont de 1948. A cette date les ruines avaient été en grande partie déblayées. Lors du tournage du film « Manon » d'H.G. Clouzot, l'imprimeur local (9) profita de la mise en valeur des ruines restantes avec quelques tas de pierres et divers décors pour faire tirer quelques clichés.

Tous ceux qui ont vécu ce drame effroyable gardent en eux une plaie profonde, tous repensent à ces innocentes victimes. N'oublions pas les peines engendrées, les deuils, les blessés et les drames familiaux qui en résultèrent.

Cette catastrophe ne semble pas avoir été prise en considération par les pouvoirs publics et les autorités américaines pourtant responsables de cet accident stupide et combien meurtrier ! Certes, la période abondait en catastrophes, la guerre n'était pas terminée. Nous avions l'impression amère d'être de toute part délaissés, abandonnés même !

Les démarches et les relances effectuées avec obstination, ne serait-ce que pour obtenir la construction de modestes baraquements notamment, le prouvent.

Heureusement, la solidarité a joué. Du fond du cœur je remercie les personnes désintéressées (10) qui ont eu la gentillesse d' héberger plusieurs mois ma famille et de nous aider à surmonter cette épreuve.

Liste des personnes citées dans le témoignage de M.Poullain

(1) Michel Jouaux
(2) M. Pigre : Maréchal ferrant
M. Jacques Chésret : Fils des épiciers
(3) Mme Malherbe : gérante de l'Economique
(4) Sœur Rachel
(5) Mme Launay (son mari avait également perdu une jambe)
(6) Mme Pierre Hurel née Madeleine Thorin
(7) Charcuterie Chéron
(8) M. Robert Jouaux (14 ans en 1944)
(9) M. Niaux : Imprimeur
(10) M.Mme Georges Quentin : Eleveurs à « La Barre »